

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 30

Artikel: L'auberge d'autrefois et le palace d'aujourd'hui
Autor: Marcel, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216559>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et en rehaussant la signification par ce rapprochement ?

Les fêtes de la Mi-Été, si goûtées dans les populations alpestres des cantons de Vaud, de Fribourg, de Berne, peuvent être citées en exemple. Ce sont de très bonnes fêtes, simples, dignes et quand même joyeuses. Elles font des places à peu près égales au culte religieux, à l'admiration de la nature, à la danse et aux bons rires en famille. Elles sont toujours fréquentées par des cohortes de braves gens et ont été louées par nos poètes. Elles célèbrent la bonté et la puissance de Dieu, la beauté de notre pays, l'excellence de notre travail et, par surcroît, expriment la joie de vivre.

Nos fêtes de la Mi-Été ont pour enceinte une clairière en pleine forêt ou un replat du pâturage; pour cadre le profil de l'Alpe ou du Jura. Elles grouperont la foule au pied d'une chaire rustique adossée à un vénérable chêne ou au fier sapin, puis dispersent cette foule sous l'ombre délicate des hautes futaies, pour la rassembler plus tard sur l'herbette que foulent bientôt les pieds agiles de danseurs bercés par une champêtre musique. On s'y rend par la fraîcheur matinale, et quand le soir descend, les familles, ragouillards, quittent la hauteur pour ramener au logis des cœurs contents, des poumons vivifiés par un air savoureux et abondant, des visages animés par le rutilant soleil de juillet ou d'août, des âmes édifiées au contact d'un culte familial et d'une généreuse nature.

Les fêtes de Mi-Été d'Anzeindaz, de Taveyannaz, de l'Alliaz, sont classiques. A Monteret, on la célèbre aussi, de même qu'à Kandersteg, dans les Alpes bernoises, et ailleurs encore. Toutes ont à peu près la même origine et épuisent un programme analogue. Voici, par exemple, la description historique d'une des plus intéressantes d'entre elles, celle de Kandersteg :

Une fois par année, au temps de la fenaison de la haute montagne, le fidèle (« Geistliche ») monte depuis Kandergrund, après avoir préalablement annoncé son arrivée, jusqu'à Kandersteg, afin de participer à un culte public en plein air. Ce culte est nommé le « Gastenpredigt » — culte des invités. Vieux et jeunes accourent de tous les chalets environnants, et on ne trouverait pas d'auditeurs plus attentifs dans n'importe quelle église. La Bible dans laquelle le prédicateur lit son texte, et qui est conservée comme une sainte relique dans la cabane du plus vieux citoyen de la localité, date du XVII^{me} siècle. Après chacun de ces cultes, la date de ceux-ci est inscrite sur le saint livre, ainsi que les noms de ceux qui y ont pris part.

Cette pieuse introduction est commune à toutes les fêtes de Mi-Été. Elle est suivie d'un joyeux piquenique et clôturée par un bal champêtre. C'est vraiment une bonne fête, aussi entend-on chaque année répéter avec un nouvel entrain le refrain du poète vaudois Juste Olivier :

*Voici la mi-été ! Bergers de nos montagnes,
Compagnons et compagnes,
Que ce jour soit fêté,
Voici la mi-été !*

De l'Alpe majestueuse, la fête de la Mi-Été a passé sur le poétique Jura. Elle s'est célébrée l'année passée au Suchet, près du chalet de La Mathoulaz. Cette année elle a eu lieu sous les ombrages du Petit-Chalet, près du sommet du Suchet. Le culte a commencé par le baptême du dernier enfant du berger. Puis les assistants se sont dispersés par groupes, pour piqueniquer à leur aise. Et le soir, dans les sentiers conduisant à la plaine, retentirent les « youlées » et les chansons des jeunes et des vieux. La fête de Monteret sur Nyon gagne aussi, chaque année, un nouvel essor. On ne blâmera pas l'introduction de ces sympathiques réjouissances dans la contrée qui est la nôtre. Au contraire, il faut se féliciter de ce retour des foules aux délassements rustiques, à la vie saine et fortifiante des habitants de la montagne, et réjouissons-nous s'ils apprennent à chanter comme les pâtres de Juste Olivier :

Nous autres montagnards, avons aussi nos fêtes.

Plus que bien d'autres, mondaines, enfiévrées et excitantes, la fête de la Mi-Été est une bonne fête !

K.

C'EST COMME ÇA !..

UN jour, deux fiancés se rendirent chez le pasteur de la paroisse au sujet de leurs bans de mariage. Mais comme le jeune homme se trouvait sous l'influence du vin et ne faisait au pasteur que des réponses incohérentes, celui-ci l'admonesta et le pria de se retirer :

— Vous reviendrez, lui dit-il, quand vous serez dans un état plus convenable.

Quelques semaines après, nos amoureux se présentent de nouveau à la cure. Le fiancé était exactement dans le même état que la première fois. Le pasteur en fut indigné. Prenant à part la jeune fille, il lui dit :

— Mais, Mademoiselle, pourquoi, je vous prie, m'amenez-vous votre fiancé lorsqu'il est pris de vin ? C'est bien peu respecter votre pasteur et c'est peu digne de vous.

— J'en suis excessivement fâchée, Monsieur le pasteur, et je vous en fais toutes mes excuses, répondit la pauvre fille, mais c'est que lorsqu'il n'a pas bu..., il ne veut pas venir.

CHOIX D'APHORISMES SOCIAUX

— L'amour se distingue des simples fantaisies en ce qu'il se développe par la présence assidue de l'objet aimé.

— La bonté, c'est la force de l'homme, et la faiblesse celle de la femme.

— Les femmes sont femmes : c'est-à-dire, non pas miséricordieuses aux maux qu'elles nous font souffrir elles-mêmes — pour ces maux là elles sont impitoyables — mais aux maux que nous font souffrir les autres femmes.

— C'est incroyable comme la femme préfère toujours l'homme qu'elle connaît de la veille à l'homme qu'elle connaît depuis longtemps ! Cela veut-il dire que la femme est changeante ou que l'homme ne gagne pas à être connu... ?

— Il est triste d'avouer que le moral est soumis si tyranniquement au physique !..

— Un homme peut toujours faire de la vertu près des femmes, c'est de bon goût ; mais près des hommes, c'est de l'hypocrisie.

— Les hommes sont étrangement construits : ils citent toujours l'exemple aux autres, et l'exemple ne les atteint pas.

— Il n'est pire roman que l'imagination d'une femme.

— On dit avec raison que c'est la curiosité qui cause la perte de la plupart des femmes, car c'est en s'informant que l'on sait, et c'est le mieux qui perd.

— Il y a tel homme qui flétrit et souille tout ce qu'il touche, même du regard.

— L'amour est puissant comme la mort...

— La foule ne voit que ce qui frappe les yeux.

— Ce n'est pas par le talent qu'on réussit, mais par la mise en œuvre ; ce n'est pas par le cœur, mais par l'habit. Le plus gros diamant brut est un caillou que le paysan écrasera sous son sabot ; mais faites-le tailler et vous pourrez acheter la clef du cabinet des rois, et celle de la chambre à coucher des reines.

— Il ne suffit pas de dominer les hommes par ce qui est en nous, il faut les dominer aussi par ce qui est en eux.

— Ce qui empêche les nobles natures de s'enrichir, c'est le temps que cela dépense ; elles n'ont pas le temps d'être économes et de ramasser des écus en cherchant des idées. Les écus sont à terre et les idées sont au ciel : il faut se baisser pour s'enrichir, et c'est une chose qui ne va pas à tout le monde.

— Il est des cas où la raison parle, et lors même qu'on l'entend, on préfère suivre son cœur... pourquoi faudrait-il donc passer sa vie à souffrir sans avoir un rayon de soleil pour vous redonner, ne fût-ce qu'un moment, force et courage !

Amitié. — Madame engage une nouvelle domestique : — Mais enfin vous ne me dites pas pourquoi vous avez quitté vos maîtres, et je ne puis pas vous prendre sans renseignements.

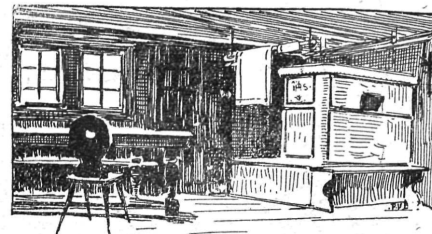
— Eh bien, madame, j'aime mieux tout vous dire.

— Parlez.

— C'est à cause du chien !

— Pourquoi ?

— Il n'était pas avec moi comme il aurait dû être.



L'AUBERGE D'AUTREFOIS ET LE PALACE D'AUJOURD'HUI

DANS les villages où le progrès ne pénètre que lentement, on trouve encore de ces vieilles auberges n'ayant rien de commun avec les spacieux cafés de nos villes, et l'on éprouve un plaisir tout particulier à y pénétrer, à s'y attabler et à observer : nous sommes dans une salle basse et enfumée ; aux murs sont suspendues des réclames diverses : celle-ci représente un beau cavalier qui se baisse sur son cheval pour prendre en souriant le verre que lui tend une jeune-fille : c'est le coup de l'étrier ; cette autre est la reproduction d'une scène de vendanges, celle-là figure une bouteille de liqueur ; dans un cadre déverni apparaît une image piquetée de points bruns : le général Dufour ; à côté est un arrêté militaire, feuille déchiquetée et sale.

Si nous regardons maintenant le mobilier, nous constaterons qu'il est simple : quelques tables rugueuses autour desquelles se pressent des tabourets ; un comptoir en bois grossier, derrière lequel surgissent le gros ventre et la bonne tête de l'aubergiste. Ah ! oui, parlons des gens : voyez-le, d'abord lui, le patron, servant sans manières ses clients sans façons ; il leur offre ce qu'il possède : du vin, du fromage, du pain, du saucisson, et, si on le désire, une soupe chaude et nourrissante. N'est-ce pas que tout cela chatouille agréablement le nez ? Aussi est-on joyeux ici : on cause, on rit, l'on chante et l'on danse ; personne n'est étranger, chacun est de la famille, l'on reçoit et l'on rend des tapes amicales sur les épaules de ses compagnons, on est chez soi.

« GRAND HOTEL »

Le nez levé, je contemple rêveusement ces lettres immenses, puis, nez baissé, je m'introduis dans ce sanctuaire ; la porte large, à deux énormes battants, s'ouvre d'elle-même, un Monsieur doré me fixe impassible, les talons joints, les souliers cirés ; je m'élève sur des escaliers grandioses, recouverts d'un tapis moelleux ; il me semble que je marche pieds nus dans du duvet ; les colonnes de marbre, élançées, se dressant partout me donnent le vertige, l'immesité vide que je sens autour de moi, m'empêche de bien respirer, je me trompe à chaque instant de salon, mais pour finir, je parviens où je désire aller : dans la salle à manger. Me voilà donc siègeant sur une chaise ad hoc, devant moi une table ad hoc ; j'examine un menu ad hoc ; je commande plusieurs bizarreries, je déploie ma serviette qui s'élançait en pointe sur mon assiette ; je la place sur mes genoux ; certaines personnes épiaient le moment où je la mettrais à mon cou, paraissent déçues et arrêtent le rire qu'elles réprimaient.

A l'exemple des convives qui règnent aux alentours, je mange du bout des dents, la bouche en cœur, en soutenant mon service du bout des doigts ; je bois par petites gorgées, comme un oiseau ; je me sers discrètement des mets qu'un garçon, genre cocher anglais, me passe sous le menton. On babil à voix basse, dans le silence ; on chuchote ; on chuchote et surveille et lorgne son voisin ; les domestiques en grandes livrées, rasent le sol comme des déesses ; il n'y manque que les zéphirs chers aux poètes ! On n'ose ni se moucher ni éternuer ; de temps en temps un frisson me court dans le dos : ce sont des yeux qui m'agacent l'épiderme ; je cherche un moyen de sortir, mais je ne puis bouger de crainte d'être contemplé et intimidé par de longs regards qui vous suivent ; impossible de m'enfuir ; j'ai chaud, je ne suis pas chez moi et je voudrais y être !

André Marcel.